

PONTI PONTS

langues littératures civilisations des Pays francophones

17

Proprietà letteraria del Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere – Sezione di Francesistica dell'Università degli Studi di Milano.

La Revue Ponts est publiée avec le soutien financier du Département de Langues et Littératures étrangères et avec la contribution de l'Institut français de Milan



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO
DIPARTIMENTO DI
LINGUE E LETTERATURE STRANIERE



INSTITUT
FRANÇAIS
MILANO

Tous les articles soumis à Ponti / Ponts sont évalués et sélectionnés par le comité scientifique et soumis à un processus d'évaluation par les pairs faite à double insu.

Direttore responsabile: Marco MODENESI – Registrazione al Tribunale di Milano del 12 dicembre 2001 – N. 731

MIMESIS EDIZIONI (Milano – Udine)
www.mimesisedizioni.it
mimesis@mimesisedizioni.it

Issn: 1827-9767
Isbn: 9788857547848

© 2017 – MIM EDIZIONI SRL
Via Monfalcone, 17/19 – 20099
Sesto San Giovanni (MI)
Phone: +39 02 24861657 / 24416383
Fax: +39 02 89403935

SOMMAIRE

Éditorial 7

JOUER AVEC LES MOTS

Jeux de mots qui percutent, jeux de mots qui enquêtent :
la rhétorique engagée d'Abdelhak Serhane
FRANCESCA TODESCO 13

Visées stratégiques de l'humour linguistique dans le satirique
Le Messenger Popoli
CÉCILE MADIGA 33

Ironie et jeux de mots au Québec : enjeux socio-culturels
CHIARA MOLINARI 51

La rigoladerie héroïque de Raphaël Confiant
FRANCESCA PARABOSCHI 73

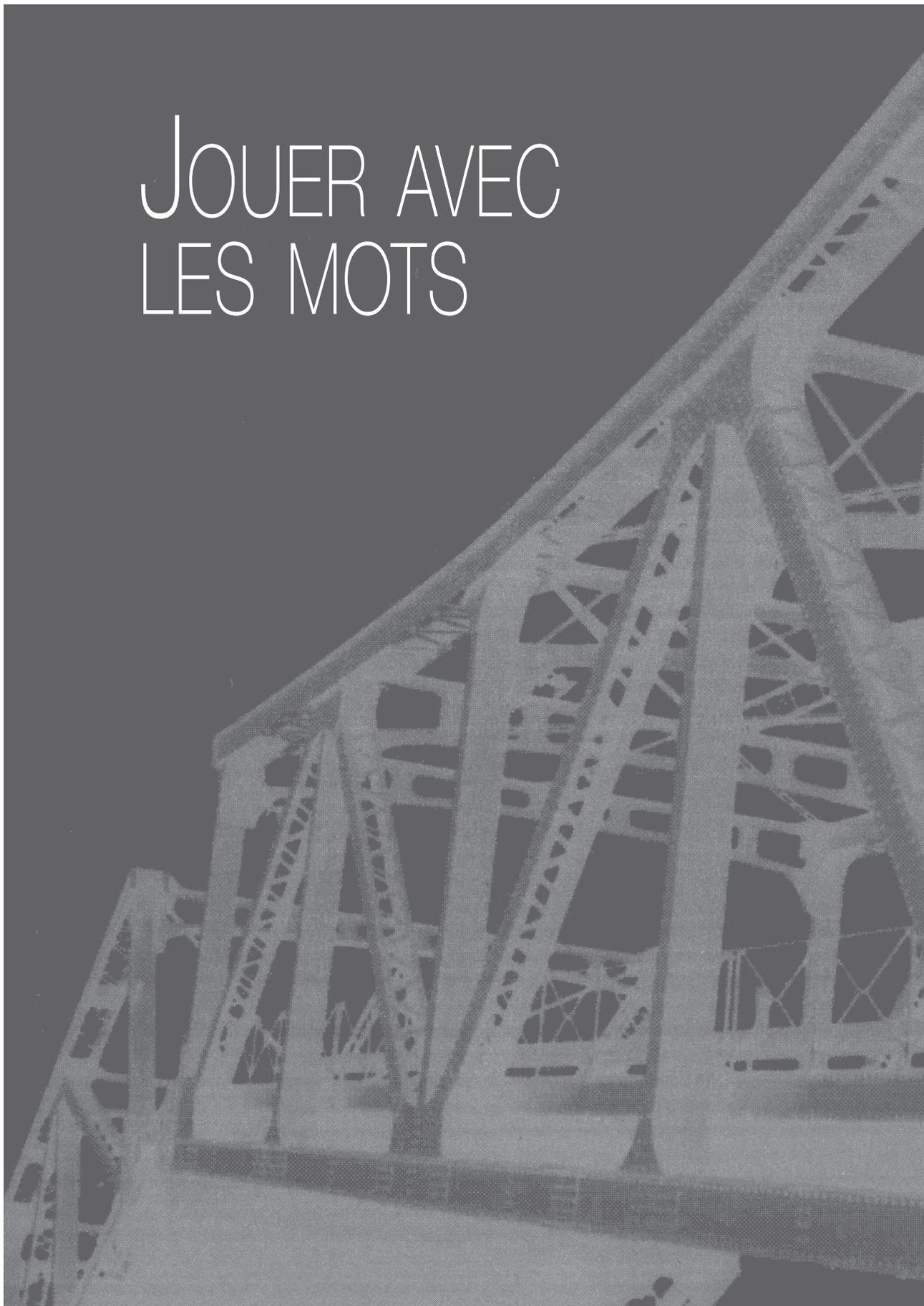
ÉTUDES LIBRES

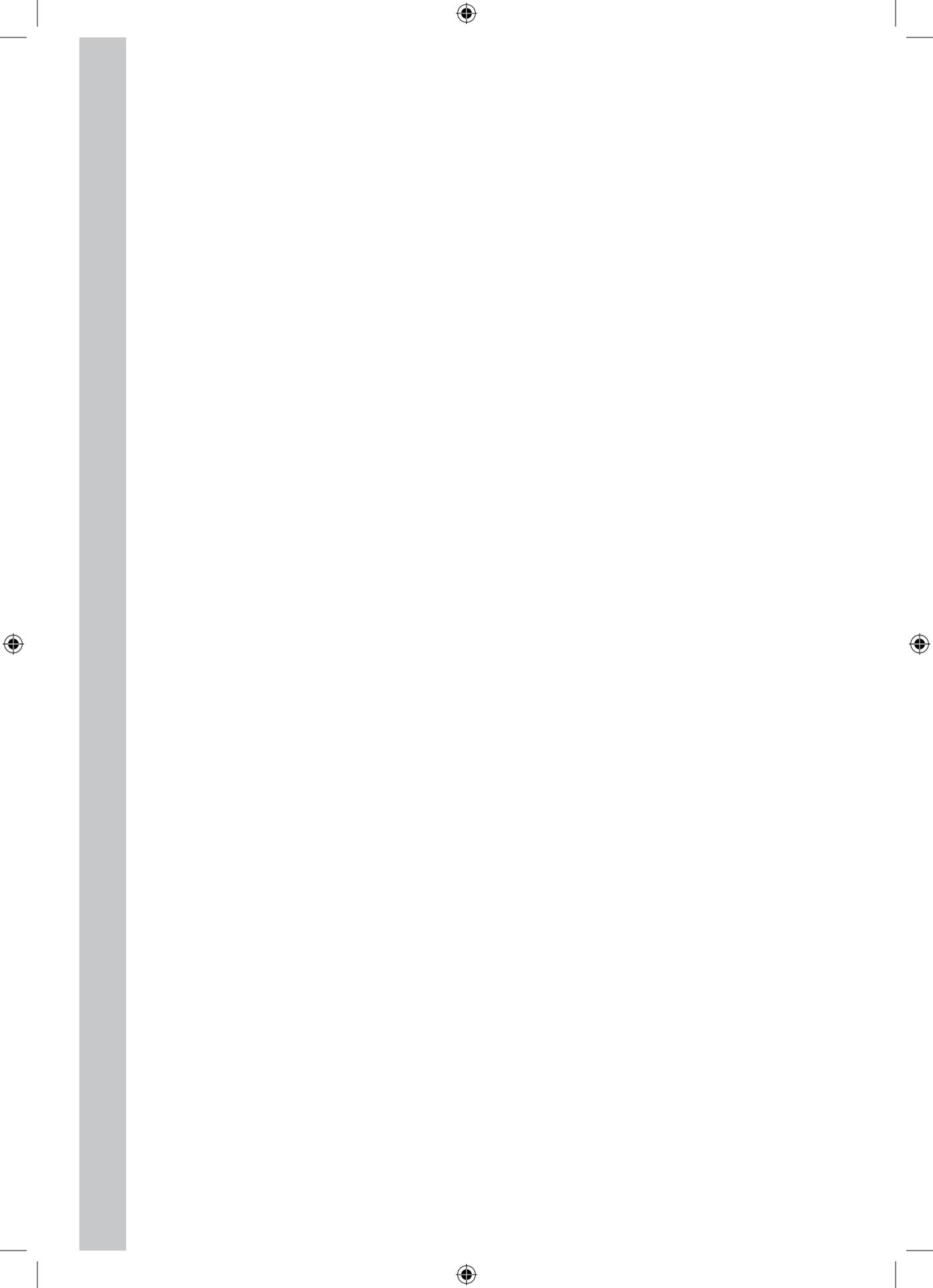
Le français hors de France à l'épreuve de l'italien dans le *Nuovo Garzanti di
Francesca* de 1992
MONICA BARSÌ 105

NOTES DE LECTURE

Études linguistiques CRISTINA BRANCAGLION	123
Francophonie européenne SIMONETTA VALENTI	153
Francophonie du Maghreb DANIELA MAURI	167
Francophonie de l'Afrique subsaharienne MARIA BENEDETTA COLLINI	189
Francophonie du Québec et du Canada ALESSANDRA FERRARO	213
Francophonie des Caraïbes MARCO MODENESI	237
Œuvres générales et autres francophonies SILVIA RIVA	245

JOUER AVEC LES MOTS





IRONIE ET JEUX DE MOTS AU QUÉBEC: ENJEUX SOCIO-CULTURELS¹

CHIARA MOLINARI

Prémisses

En dépit de l’imaginaire commun, selon lequel la langue française est souvent perçue comme une langue figée, renfermée dans des barrières rigides et normée par un ensemble de règles dont on ne peut pas s’éloigner, tout écart étant considéré comme fautif, le français est, au contraire, une langue souple et qui se prête à des créations diverses et variées².

Ce sont les enjeux socioculturels liés à l’aspect créatif qui se manifeste dans les jeux de mots et dans l’élaboration de discours marqués par l’ironie que nous allons prendre en compte dans cette réflexion. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur un corpus qui s’inscrit dans le contexte québécois, en examinant quelques sketches de l’humoriste Boucar DIOUF et quelques-uns parmi les nombreux billets du blogue *Mots et maux de la politique* du journaliste Antoine ROBITAILLE. Il s’agit donc d’un corpus qui, du fait du rapport complexe entre français québécois et français de référence, est loin d’être neutre. Avant de rentrer dans le vif de notre analyse, nous rappellerons d’abord les multiples enjeux liés aux jeux de mots et à l’ironie. Ensuite, il sera question de problématiser les enjeux qui se déclenchent dès lors que l’on prend en compte jeux de mots et ironie dans le cadre du français québécois.

Jeux de mots et ironie: quelques jalons

Les études sur les jeux de mots soulignent la nature transversale du sujet, qui a été abordé à partir de plusieurs points de vue, linguistique et discursif notamment³. Un premier point à résoudre concerne la définition même de *jeu*

-
- 1 Je tiens à remercier Wim REMYSEN et Nadine VINCENT pour leurs suggestions précieuses.
 - 2 Jean-Marie KLINKENBERG, “J comme le jeu de la langue, le jeu sur la langue”, dans Bernard CERQUIGLINI, Jean-Claude CORBEIL, Jean-Marie KLINKENBERG, Benoît PEETERS, “*Tu parles!*”? *Le français dans tous ses états*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 139-154.
 - 3 Pierre GUIRAUD, *Les jeux de mots*, Paris, PUF, 1979; Michelle LECOLLE, “Jeux de mots et motivation: une approche du sentiment linguistique”, dans Esme WINTER-FROEMEL et

de mots. Le *Trésor de la langue française informatisé* le définit de la manière suivante:

Procédé linguistique se fondant sur la ressemblance phonique des mots indépendamment de leur graphie et visant à amuser l'auditoire par l'équivoque qu'il engendre⁴.

Or, cette définition ne saisit pas l'ampleur des phénomènes qui peuvent être réunis sous l'étiquette de *jeu de mots*. Autrement dit, "quoi qu'il en soit, le label 'jeux de mots', tout pratique qu'il est, apparaît cependant comme insuffisant et vague, car il n'indique que le matériau – les mots – qui est mis en jeu, mais ne précise ni les mécanismes, ni le plan linguistique, ni les modalités textuelles, ni les utilisations pragmatiques de cette exploitation"⁵.

En outre, l'étiquette *jeu de mots* est ambiguë dans la mesure où elle ne permet pas de distinguer l'action de jouer avec les mots – qui aboutit aux charades, aux rébus ou aux mots croisés – de l'action de jouer sur les mots, qui consiste notamment à créer des calembours.

Il faudrait ensuite, comme le rappelle GUIRAUD, distinguer entre le jeu de mots gratuit et le jeu de mots littéraire où, à la fonction proprement ludique, s'ajoutent (ou, parfois se substituent) aussi les fonctions expressive ou poétique⁶. Néanmoins, l'emploi du conditionnel est nécessaire car non seulement ces fonctions se croisent et se superposent, mais d'autres fonctions s'ajoutent à celles reconnues traditionnellement: la langue, en effet, est souvent manipulée pour susciter la réflexion et une réaction spécifique du public. Or, cela nous amène à prendre en compte la dimension énonciative des jeux de mots, car une analyse purement linguistique ne pourra pas rendre compte de leur complexité. Les jeux de mots s'inscrivent, en effet, dans un tissu énonciatif nécessairement polyphonique où plusieurs acteurs sont convoqués en même temps: l'énonciateur qui crée le jeu de mots mais aussi un ou plusieurs récepteurs à même de l'identifier, de le comprendre. Si cette opération de décryptage se produit sans inconvénient, une relation de connivence s'établit entre énonciateur et récepteur. Au contraire, si ce dernier ne parvient pas à accomplir sa tâche, il y aura un raté communicatif. Cette connivence implique, parmi ses ingrédients, le partage – ou au moins la connaissance – des mêmes repères culturels.

Angelika ZIRKER, *Enjeux du jeu de mots. Perspectives linguistiques et littéraires*, Berlin / Boston, De Gruyter, 2015, pp. 217-244; Tzvetan TODOROV, *Les genres du discours*, Paris, Seuil, 1978.

4 *Trésor de la Langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/>, s.v. "jeu" (dernière consultation: juin 2017).

5 Ruggero DRUETTA, "Quand le français s'amuse avec ses... maux: calembours, holorimes, contrepétories et tutti quanti", "Bouquet pour Hélène", *Publifarum*, n. 6, 2007, p. 3.

6 Pierre GUIRAUD, *op. cit.*, p. 6, 97-119.

Les spécialistes insistent, en outre, sur la difficulté de trouver une classification convenable pour recenser les multiples typologies de jeux de mots relevés en français⁷. Ayant constaté leur variété et leur foisonnement, TODOROV renonce à une classification stricte des jeux de mots et propose de les identifier à partir de trois critères plutôt souples: d'après lui, les jeux de mots possèdent une dimension textuelle réduite, ils impliquent l'application d'une règle explicite et interviennent surtout sur le plan du signifiant⁸. Le croisement de ces trois critères produit un dédoublement des segments textuels et aboutit, par conséquent, à une lecture à deux niveaux: un premier degré lié au sens littéral et un deuxième degré partiellement caché et lié souvent à l'homonymie et à la polysémie des mots en question: "La validation jubilatoire, dans ce deuxième cas de figure, est alors déclenchée à la fois par le fait d'avoir trouvé (auto-valorisation / auto-estime) et par le contenu de la trouvaille elle-même, dans la mesure où le décodeur réussit à établir le bon lien entre cette trouvaille et la lecture de base, plus ou moins anodine, et à susciter la connotation appropriée (d'où l'effet de connivence)"⁹.

Dans la mesure où les jeux de mots rendent compte d'une intervention volontaire du locuteur sur la langue, ils s'opposent à la théorie de l'arbitraire de la langue et sont donc motivés. La motivation qui les sous-tend les transforme en un "observatoire privilégié" des sentiments linguistiques des sujets. D'après LECOLLE, les jeux de mots peuvent être considérés comme "une pratique ludique ou poétique délibérée et consciente mettant en relation des mots, et comme une manifestation du sentiment linguistique"¹⁰. Pour mieux comprendre où se situe le sentiment linguistique, il sera important de reprendre la distinction importante entre métalinguistique et épilinguistique. Le premier, suppose "une activité consciente et réfléchie" qui est exclue de l'épilinguistique, "c'est-à-dire une compétence linguistique non théorisée, non nécessairement explicite, parfois inconsciente"¹¹. Pour LECOLLE, épilinguistique et métalinguistique sont les deux pôles au milieu desquels se situent les jeux de mots. Il n'en reste pas moins que la variété des jeux de mots est tellement riche qu'il est important, à notre sens, de distinguer les cas où leurs auteurs manifestent une conscience linguistique aiguë, proche du métalinguistique, des cas où les jeux de mots sont totalement inconscients.

Quant à l'ironie, elle fait, elle aussi, l'objet de nombreuses études depuis l'antiquité. Normalement considérée comme un trope par la rhétorique, elle engage aussi la dimension discursive, en ce que ses enjeux impliquent plusieurs instances discursives et textuelles. Définie par la rhé-

7 Pierre GUIRAUD, *op. cit.*, pp. 5-8; Michelle LECOLLE, art. cit., p. 11.

8 Tzvetan TODOROV, *op. cit.*, p. 301.

9 Ruggero DRUETTA, art. cit., p. 3.

10 Michelle LECOLLE, art. cit., p. 1.

11 *Ibid.*, p. 2.

torique comme un trope “qui consiste à dire le contraire de ce qu’on veut faire comprendre au destinataire”¹², l’ironie se déploie, elle aussi, selon une articulation dialogique qui implique une interaction entre plusieurs instances: l’énonciateur, la cible et le public. Ceux-ci peuvent s’identifier mais, le plus souvent, diffèrent, ce qui engendre un jeu énonciatif complexe. En général, l’ironie porte sur un énoncé antérieur qui peut avoir été proféré par le même énonciateur (ironie d’ordre autodialogique), par l’interlocuteur (ironie d’ordre interlocutif) ou par un tiers (ironie d’ordre interdiscursif)¹³. Elle implique donc une construction discursive importante où la conscience linguistique de l’énonciateur est en jeu. De plus, lorsque l’énonciateur s’adresse à un public vaste (que ce soit un public de lecteurs ou un public qui assiste à un spectacle), c’est toute une communauté qui est en jeu. Il s’ensuit que l’ironie est nécessairement inscrite dans un contexte socioculturel spécifique et que le public-coénonciateur se doit de posséder les clés pour la décoder.

Le cas du Québec

Les jeux de mots et les procédés visant à produire un effet ironique que nous comptons analyser dans ce cadre s’inscrivent dans un contexte socio-linguistique et socio-culturel particulier, à savoir le contexte québécois. Le rapport privilégié que les Québécois entretiennent avec leur langue, ou mieux avec leur français, est désormais chose connue: “La question de la langue au Québec a toujours été au cœur des préoccupations des Québécois et Québécoises. Et la perception de sa qualité, un sujet brûlant d’actualité” affirment CAJOLET-LAGANIÈRE et MARTEL¹⁴. Nous évoquerons aussi, à titre d’exemple, l’affirmation célèbre de Marty LAFOREST selon laquelle “le véritable sport national des Québécois consiste à parler de la langue”¹⁵. Ce rapport est loin d’être un phénomène récent: bien au contraire, il plonge ses racines dans l’histoire même du français québécois: “La conscience linguistique des Québécois et Québécoises est ancienne; mais, depuis les années 1960, la question linguistique occupe une place de tout pre-

12 Patrick CHARAUDEAU, Dominique MAINGUENEAU, *Dictionnaire d’analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, p. 330.

13 Jacques BRES, “L’ironie, un cocktail *dialogique*”, dans Frank NEVEU, Valéria MUNI TOKE, Jacques DURAND, Lorenza MONDADA, Sophie PRÉVOST (dir.), *Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, Institut de linguistique française, 2010, p. 703.

14 Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE, Pierre MARTEL, *La qualité de la langue au Québec*, Montréal, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1995, p. 9.

15 Marty LAFOREST, *États d’âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec*, Québec, Nuit Blanche, 1997, p. 9.

mier plan dans les préoccupations de la société québécoise”¹⁶. Qu’il s’agisse de linguistes ou de simples usagers, les Québécois n’hésitent pas à s’exprimer au sujet du rapport qu’ils entretiennent avec leur langue, en exploitant des supports tels que forums et blogues en ligne. Ceux-ci se multiplient et témoignent d’attitudes hétérogènes à l’égard de la langue: des sentiments joyeux ou paisibles alternent avec des relations à la langue plus controversées ou dramatiques.

Or, les jeux de mots de Boucar DIOUF et d’Antoine ROBITAILLE ne sont pas gratuits et ne témoignent pas, de ce fait, d’un rapport spontané envers la langue. Bien au contraire, nous sommes confrontée à deux exemples de mise en scène, voire de spectacularisation de la langue. Autrement dit, les textes sont créés ad hoc pour susciter le rire du public et des lecteurs et susciter leur réflexion sur le contexte socio-culturel particulier où ils se situent. Néanmoins, ce choix nous oblige à revenir sur deux aspects non négligeables et reliés entre eux. Le premier concerne les stratégies mises en œuvre pour la création des jeux de mots: en effet, dans la mesure où c’est la même langue qui est en jeu, nous supposons que celle-ci est retravaillée au Québec selon les mêmes procédés qu’en France. Le deuxième, en revanche, porte sur le lien entre ironie, jeux de mots et sentiment linguistique: notre hypothèse consiste à poser que, si changement il y a, celui-ci concerne la relation entre ironie et/ou jeux de mots d’une part et contexte socio-culturel de l’autre, ainsi que leur relation avec le sentiment linguistique. En ce sens, étant donné le contexte québécois et donc la *surconscience linguistique*¹⁷ des sujets choisis, ironie et jeux de mots se rapprocheraient davantage du métalinguistique que de l’épilinguistique, dans la mesure où ils témoignent d’une activité de réflexion extrêmement consciente sur la langue. Cela nous amène à inscrire notre problématique dans le cadre de la linguistique populaire, ou *folk linguistic* pour emprunter la terminologie étatsunienne, à savoir cette branche de la linguistique qui s’occupe du discours non savant sur la langue ou bien des *pratiques linguistiques profanes*, “c’est-à-dire qui ne proviennent pas des représentants de la linguistique comme discipline établie”¹⁸.

16 Pierre MARTEL, Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE, *Le français québécois. Usages, standard et aménagement*, Montréal, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1996, p. 13.

17 Lise GAUVIN, *Langagement. L’écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.

18 Guy ACHARD-BAYLE, Marie-Anne PAVEAU, “La linguistique ‘hors du temple’”, *Pratiques*, 139/140, 2008, p. 8. Rappelons que à partir de la définition étatsunienne, PAVEAU a aussi proposé l’étiquette de *folk linguistique*, afin d’éviter l’emploi de l’adjectif *populaire*, auquel on attribue souvent des connotations péjoratives. Cf., Marie-Anne PAVEAU, “Les non-linguistes font-ils de la linguistique? Une approche anti-éliminativiste des théories folk”, *Pratiques*, n. 139/140, 2008, pp. 93-109.

Boucar Diouf ou les jeux de mots sur la langue à saveur culturelle

Comme nous l'avons annoncé plus haut, parmi les spécialistes des mots, on ne compte pas que des linguistes. Les humoristes manifestent souvent une sensibilité sans égale à l'égard de la langue qu'ils manient avec habileté et doigté. Le cas des humoristes est, en effet, celui qui se rapproche davantage du métalinguistique: leurs jeux de mots sont motivés et ne sont jamais dus au hasard; bien au contraire, ils sont construits de façon méticuleuse afin d'atteindre l'effet visé qui souvent ne consiste pas seulement à amuser le public mais à le faire réfléchir sur les sujets évoqués.

Nous nous arrêterons dans ce cadre aux jeux de mots proposés par Boucar DIOUF, humoriste sénégalais mais qui vit au Québec depuis les années 1990 environ et qui s'est approprié la culture et le français québécois au même titre qu'un Québécois *pure laine*¹⁹. La langue française et le français québécois sont souvent au cœur de ses sketches tant et si bien que ceux-ci pourraient être considérés à l'instar de stratégies visant à la défense de la langue. Considérons le sketch consacré à la question de l'anglicisation, où grâce à une série de jeux de mots et de figures de style, Boucar DIOUF pointe les dangers de l'anglicisation:

C'est incroyable combien ces dernières années Montréal s'anglicise et on le voit [...] Une langue c'est comme une amoureuse: il faut s'en occuper affectueusement sinon elle pourrait filer à l'anglaise et frencher une langue étrangère. Il y a du travail à faire sinon, dans quelques années (pas beaucoup hein), on va se promener sur l'Île de Montréal en disant: [...] tiens, c'est bizarre ou les francophones souffrent d'extinction de voix ou ils sont tout simplement en voie d'extinction²⁰.

Tout d'abord, la langue française, par le biais de la métaphore langue = amoureuse, fait l'objet d'une personnification. Ensuite, l'expression figée *filer à l'anglaise* – employée pour indiquer l'action de partir discrètement – permet non seulement de poursuivre la métaphore évoquée au début du sketch, mais aussi d'évoquer le danger de l'anglicisation au Québec. De même, le verbe *frencher*, employé en français québécois (et donc connoté sur le plan culturel et identitaire) pour indiquer “embrasser en utilisant la langue”²¹, contribue à réunir les multiples plans en jeu: la personnification de la langue, l'isotopie de l'amour et le danger de la disparition du français. Signalons, entre parenthèses, que *frencher* n'a pas encore été accepté dans la nomenclature du dictionnaire *Usito* et donc, au moins au niveau théorique, ne fait pas partie du français qué-

19 <http://www.boucar-diouf.com> (dernière consultation: mai 2017).

20 <https://www.youtube.com/watch?v=VOKX-DGqBqk> (dernière consultation: mai 2017).

21 <https://fr.wiktionary.org/wiki/frencher> (dernière consultation: juin 2017).

bécois standard qu'*Usito* se propose de décrire²². En revanche, *frencher* est signalé dans le *Wiktionnaire* accompagné des marques diatopique (Québec) et diastratique (familier).

En véritable professionnel de la langue, Boucar DIOUF conclut son sketch par un jeu de mots complexe où plusieurs figures de styles s'enchèvèrent les unes sur les autres: tout d'abord, l'agencement des mots des deux locutions qui reproduit la structure du chiasme (*extinction de voix / voie d'extinction*) dans un jeu de miroirs; ensuite, la reprise phonétiquement parfaite, grâce au calembour basé sur l'homophonie *voix/voie*, des mêmes mots, qui crée un effet d'assonance et d'allitération. Cependant, ce n'est pas seulement la forme des mots qui est jeu. Leur sens est aussi mobilisé grâce à la répétition du substantif *extinction*.

La combinaison entre stratégies sémantiques et phonétiques revient dans d'autres sketches. Voici un autre extrait où l'on retrouve un agencement intéressant:

[...] et puisque cette langue française est une richesse à prospecter, incitons nos je suis moi Québec et je suis toi et ensemble célébrons nos différents accents au lieu de mettre l'accent sur nos différences. Si l'autre a un accent aigu ce n'est pas grave lui et ses pères viennent d'Outre-Mer mais nous sommes tous des frères mais nous partageons la même grand-mère pour nous raconter des histoires... Je suis moi et je suis profondément toi et ensemble nous formons le Québec plus réel, le Québec métissé-serré [...]²³

Premièrement, comme dans l'extrait précédent, l'humoriste joue sur la disposition des mêmes mots en forme de chiasme, ce qui crée aussi un effet de redondance sonore par le biais d'assonances et d'allitérations (n'oublions pas que ces passages ont été conçus en premier lieu pour la dimension orale et donc pour l'écoute). C'est le contexte discursif qui permet de sélectionner à chaque fois le sème qui convient et d'enlever, par conséquent, l'ambiguïté dérivant de la polysémie du substantif *accent*, de sorte que pour le public le sens est univoque²⁴. Deuxièmement, c'est la polysémie de *grave* – employé d'abord dans sa relation d'oppo-

22 “*Usito* est né du désir de combler les lacunes de ces dictionnaires européens, notamment en ce qui a trait: - à la description du français en usage au Québec et en Amérique du Nord, et plus particulièrement de son registre standard [...]”. Voir, <https://www.usito.com/pourquoi-usito.html> (dernière consultation: juin 2017). Signalons aussi les considérations de VINCENT et PIRON, d'après lesquelles “Le mandat du FVQ [Français vu du Québec, ancien nom d'*Usito*] est de [...] dégager la norme du français au Québec, en fonction de l'histoire, de la culture et des réalités propres au Québec”. Cf., Sophie PIRON, Nadine VINCENT, “Verbes et grammaire nouvelle”, *Correspondance*, vol. 17, n. 3, 2012, <http://correspo.ccdmd.qc.ca/index.php/document/le-cadre-de-mesures-fait-des-petits/verbes-et-grammaire-nouvelle/> (dernière consultation: juillet 2017).

23 <https://www.youtube.com/watch?v=FcAnj4S4Gck> (dernière consultation: mai 2017).

24 Catherine FUCHS, *Les ambiguïtés du français*, Paris, Ophrys, 1996, pp. 54-57.

sition graphique avec aigu et ensuite dans le sens de “qui peut avoir des conséquences fâcheuses” – qui est exploitée et qui permet au public un deuxième degré de lecture. Troisièmement, l’homonymie *mer-mère* permet à l’humoriste de jouer sur les relations parentales (père, mère, frères, grand-mère). Enfin, à côté des jeux de mots typiques du français de référence, Boucar DIOUF parvient aussi à construire des jeux de mots ayant une connotation culturelle et identitaire: c’est le cas de l’expression *métissé-serré*, élaborée pour exprimer un désir d’ouverture et d’intégration des altérités²⁵ à partir de l’expression figée bien connue des Québécois *tricoté serré*, dont le sens est: “uni étroitement par des liens d’amour, de solidarité ou d’intérêt, très soudé”²⁶. Signalons aussi la locution synonymique, absente de la nomenclature des dictionnaires mais employée fréquemment dans la presse, *tissé-serré* dont la proximité phonétique avec la locution *métissé-serré* créée par DIOUF, est encore plus manifeste²⁷. Tout en manifestant la créativité du français, le jeu de mots repose, dans ce cas, sur un non-dit, à savoir sur un implicite culturel transparent pour le public québécois (ou connaissant la culture québécoise) mais opaque et cryptique pour les autres et témoigne de la maîtrise fine du français québécois de la part de Boucar DIOUF. La connotation culturelle de ses jeux de mots s’appuie donc sur une connivence entre l’humoriste et son public: là où le public ne possède pas les compétences culturelles pour dévoiler le jeu de mots, cette connivence s’effondre et le caractère ludique de l’énoncé a du mal à se faire jour.

Mots et maux de la politique: le blogue du journaliste Antoine Robitaille

Le blogue *Mots et maux de la politique* d’Antoine ROBITAILLE, hébergé par le site du quotidien québécois *Le Devoir* s’étale sur plusieurs années: de façon plus spécifique il couvre 8 ans (à partir de 2009 jusqu’à la fin de 2016) même si les interventions de ROBITAILLE s’effilochent petit à petit: plus fréquentes au début, elles deviennent de plus en plus rares au fur et à mesure que l’on approche de 2017, année où ROBITAILLE quitte *Le Devoir* pour *Le Journal de Montréal*²⁸. Dans cette période, l’on peut calculer 734 billets du blogue, classés selon plusieurs catégories: 110% politique, Aptonymes; Au niveau des niveaux; Bolducrics; Bonnardellerics; Carnets secrets de Bernard

25 <http://www.quebecauthentique.com/tricotées-serrees/>

26 *Banque de dépannage linguistique*, http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=4036 (dernière consultation: juin 2017).

27 Une recherche dans la base de données *Europresse* montre que la locution *tissé-serré* est employée couramment dans la presse québécoise (elle est attestée dans 114 documents au cours de l’année 2016).

28 <http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique> (dernière consultation: juin 2017).

Landy; Contresens; Devoir de philo; Expressions célèbres; Faux amis; Gibelotte; Goupileries, goupilismes & goupilades; La France face au français; Langue de bois; Lapierreries; Le mot juste; Leclaireries; Lessarderries; Mauvais jeu de mot; Mémoires de député; Métaphores en l'ère; Mot d'esprit; Mot insolite; Mots à la mode; Mots en l'ère; Mots usés et clichés; Mots valises; Néologisme; Nostalgie: perles du passé; Perles, lapsus peronneries et perronismes; Reportages; Robi-tailleries; Simarderries; Tics de langage; Tomasseries; Un mot et son sens; "Qu'est-ce que tu dis?" ou propos étonnants.

Les titres des catégories montrent que celles-ci appartiennent davantage à la sphère linguistique plutôt qu'au domaine de la politique. Le titre même du blogue – *Mots et maux de la politique* – témoigne de la double nature des articles où les analyses politiques vont de pair avec une étude très fine de la langue des politiciens et souligne, de ce fait, la nature épilinguistique du blogue où le ludisme verbal est au premier plan.

Les regroupements mentionnés plus haut permettent d'observer que des typologies traditionnelles (telles que Faux amis, Mots valises, Néologismes) sont côtoyées de catégories inédites et liées davantage à la sphère politico-culturelle québécoise.

Nous nous arrêterons d'abord sur une catégorie qui a souvent fait l'objet d'attention de la part des spécialistes, à savoir la "langue de bois"²⁹: ROBITAILLE s'amuse ici, par le biais de procédés différents, à décrypter les discours opaques, employés souvent à des fins de manipulation, des politiciens dont les propos s'éloignent de la réalité et brouillent tout effet communicatif, tant et si bien que le journaliste interroge le public des lecteurs sur le sens à attribuer aux phrases prononcées par les ministres:

Aide sociale: une "approche" sera "mise en œuvre pour intervenir rapidement" (28 mai 2013)
... et de façon proactive auprès des prestataires"

Quizz Mots et maux: êtes-vous capable de déchiffrer la présente convocation de presse?

*"La ministre de l'Emploi et de la Solidarité sociale, ministre du Travail et ministre responsable de la Condition féminine, Mme Agnès Maltais, invite les représentantes et représentants des médias à la **présentation de l'approche qui sera mise en œuvre pour intervenir rapidement et de façon proactive***

29 Nous citons, à titre d'exemple, Christian DELPORTE, *Une histoire de la langue de bois. De Lénine à Sarkozy*, Paris, Flammarion, 2009; Jean-Louis DUFAYS, "Stéréotypie et langue de bois: comme un air de famille", *Hermès, la Revue*, n. 58, 2010/3, pp. 41-46; Gilles GUILLERON, *La langue de bois: décryptage irrévérencieux du politiquement correct et des dessous de la langue*, Paris, Éditions Générales First, 2010.

auprès des prestataires de l'aide sociale afin de favoriser leur intégration au marché du travail."

— “Beaucoup de mots pour rien”, s’exclame une collègue-journaliste.
— “Non, c’est beaucoup de mots pour dire **compression!**”, répond un autre.

Et vous, que comprenez-vous?

(<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/379244/aide-sociale-une-approche-sera-mise-en-oeuvre-pour-intervenir-rapidement>)³⁰

Le texte, souligné en gras par ROBITAILLE, est opaque et soulève, par conséquent, les réactions de la part du public des lecteurs qui s’engagent dans un mini-débat où ils s’interrogent sur la signification effective et proposent des interprétations différentes. Il en va de même pour le billet *Exercice de traduction*³¹ où le journaliste invite le public à traduire dans une langue “franche et honnête” et “ultra ‘éthique’” les propos, vagues et dénoués de sens, de la ministre Johanne DESROCHERS. Dans les deux billets que nous venons de citer, c’est la stratégie de l’ironie interdiscursive qui est mise en œuvre. Celle-ci résulte du décalage entre les propos du journaliste – qui invite, sur le ton du défi, à la compréhension des extraits cités – et l’impossibilité à les déchiffrer véritablement. En même temps, de par son choix de citer des extraits, le journaliste non seulement les met en relief, mais il s’en écarte et cherche à établir une connivence avec le public. L’ironie donc ne vise pas un référent précis, comme c’est le cas pour la métaphore ou la métonymie; elle traverse le tissu textuel et se traduit en une “*attitude énonciative*”³². Par ailleurs, la question rhétorique posée par le journaliste dévoile dès le début le positionnement de l’énonciateur et imprime au texte un ton argumentatif.

Les billets de la catégorie “langue de bois” peuvent porter sur des extraits de discours ou bien sur des mots dont le sens a fait l’objet d’un détournement qu’il s’agit de dévoiler. Dans le billet concernant le spectacle du Cirque du soleil, c’est la généralisation du substantif événement qui fait l’objet d’attention:

L’ “événement de rue” du Cirque du Soleil (15 juillet 2009)

Le spectacle du Cirque du soleil à Québec a été qualifié par la célèbre multinationale “**événement de rue**”. Étrange, non? C’est la langue de bois dans sa version “*festiviste*”. (D’ailleurs, sur l’affiche du cirque, on trouve ce slo-

30 Dans cette citation et dans les suivantes les mises en relief en caractères gras sont de ROBITAILLE.

31 “Exercice de traduction”, 6 septembre 2013.

32 Patrick CHARAUDEAU, Dominique MAINGUENEAU, *op. cit.*, p. 330. En italique dans l’original.

gan festif qu'en lecteur de Philippe Muray, je vois comme un ordre, presque une menace: "*La fête continue.*" Ce n'est plus le progrès qu'on "*n'arrête pas*" aujourd'hui, mais la fête.) Pourquoi pas "spectacle", purement et simplement? Un "*événement de rue*", ça peut être un accrochage, une collision, un accident de vélo: eh oui, quelque chose qui survient dans la rue. (Comme me l'a fait remarquer un ami.) En plus, un *événement*, habituellement, est non prévu. Il survient, justement. Je vois dans cet usage – très en vogue – d'*événement*, l'influence de l'anglais "*event*". Mais aussi une volonté de plus en plus grande de notre société du spectacle de *créer les événements*. (<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/306682/l-evenement-de-rue-du-cirque-du-soleil>)

Plusieurs facteurs concourent à construire l'ironie de ce passage: les deux questions rhétoriques, le commentaire axiologique (dans sa version "*festiviste*") et la réflexion de nature métalinguistique qui se développe selon une modalité autonymique et en mobilisant des prédiscours par le biais de définitions spontanées³³: en réfléchissant à l'emploi du substantif *événement* – qui correspond à un cas d'emprunt sémantique à l'anglais – l'énonciateur non seulement touche à un phénomène fréquent au Québec, mais parvient à dédoubler le plan énonciatif et à élaborer un texte polyphonique à plusieurs niveaux: le texte cité, la citation d'un deuxième énonciateur et la voix de l'énonciateur lui-même. Le public, qui est censé connaître la problématique des emprunts à l'anglais, est convoqué, lui aussi, à participer à la reconstruction du sens du mot *événement*, ainsi qu'à partager l'avis de l'énonciateur. Par ailleurs, ce billet témoigne d'une activité de réflexion consciente sur la langue, qui appartient à la dimension de la métalinguistique non savante plutôt que de l'épilinguistique et contribue, de ce fait, à situer l'ironie à cheval entre les deux catégories.

Les néologismes sont, pour ROBITAILLE, une autre façon de s'amuser avec les mots. Considérons quelques exemples:

La loi 115, un "linguicide", clame Maka Kotto (19 octobre 2010)
[...]

Vers 21h05, le député péquiste de Bourget Maka Kotto, adoptant un ton d'enterrement, a lancé: "*Ce que nous faisons ici, aujourd'hui, nous, c'est de dénoncer une contribution consciente ou inconsciente à un **linguicide**.*" Et qu'est-ce qu'un *linguicide*? Ni le Trésor, ni le GDT, ni le Termium n'offrent une définition. Wikipedia propose ce qui suit: "*Le **linguicide** est l'acte de **tuer une langue**. Le terme est utilisé entre autres par Claude Hagège dans son ouvrage *Halte à la mort des langues* (2001). *C'est une forme particulière d'ethnocide.*" Aïe! [...]
(<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/309594/la-loi-115-un-linguicide-clame-maka-kotto>)*

33 Marie-Anne PAVEAU, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006.

Parfois, une réflexion sur la création de néologismes amène le journaliste à en créer lui-même. C'est le cas de *éco-niaiserie* et de *malculture*. Avec *éco-niaiserie* ROBITAILLE se moque de la tendance écologique qui caractérise la société actuelle, en produisant une série de néologismes à partir du préfixe *éco-* *lesquels*, tout en n'étant pas admis dans les dictionnaires, n'en sont pas moins transparents:

Éco-niaiserie (5 août 2010)

Les gens de marketing nous prennent souvent pour des imbéciles. J'en ai trouvé une autre preuve sur une petite bouteille d'eau de plastique Poland Spring, hier. La compagnie a réduit légèrement la taille de ses bouchons de plastique. Elle s'en vante sur l'étiquette dans un délire de ce que des anglophones ont qualifié de "*greenwashing*" (le Grand dictionnaire terminologique traduit par "*mascarade écologique*", ce qui ne me semble pas heureux. Wikipedia propose *écoblanchiment*, ce qui est déjà mieux). Voici le délire en question: "*Did you notice that this bottle has an Eco-Slim cap? This is part of our ongoing effort to reduce our impact on the environment. This bottle and cap contain an average of 20% less plastic than our original 500 ml Eco-Shape® bottle and cap. Be Green. We can all make a difference. Please recycle.*" C'est non seulement **eco-caricatural**, c'est carrément **eco-cynique**, quand on sait à quel point les bouteilles de plastiques sont devenues une eco-plaie dans la dernière décennie. (<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/306931/eco-niaiserie>)

Encore une fois, les réflexions de ROBITAILLE s'inscrivent dans le cadre des lexicologismes, à savoir cette "forme de lexicologie spontanée [où] les locuteurs produisent des commentaires en général critiques sur le rapport entre la forme et le sens des mots"³⁴.

Il en va de même pour *malculture*, néologisme créé sur le modèle d'un autre néologisme – *malbouffe* – pour soulever la problématique de la mauvaise qualité de l'enseignement et du français dans les écoles où les préoccupations sur la qualité des repas l'emportent sur les contenus de ce qui est enseigné:

Et la "malculture"? (21 février 2009)

On se préoccupe beaucoup de la *malbouffe* dans nos écoles. Mais de la *malculture*? On s'en fout, faisait remarquer le collègue Christian Rioux, ce matin dans nos pages. Il n'employait pas le néologisme, mais je suis certain qu'il l'adoptera. Comment nommer autrement ces cahiers d'exercices produits par le Canadien de Montréal et subventionnés par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. Plusieurs ont dénoncé le fait qu'une entreprise privée s'insinue dans les classes; mais personne ne s'était penché sur la médiocrité culturelle qu'un tel enseignement représentait, ni sur la piètre qualité du français qu'on y pratiquait. Autrement dit, tout le monde s'entend pour dire "*luttons contre la poutine à la cafétéria!*" Mais que bon serve à nos enfants, en classe, une *poutine* culturelle informe, qui les rendra

34 Marie-Anne PAVEAU, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, cit., p. 146.

épais du cerveau et les découragera de faire un véritable exercice intellectuel, cela ne semble déranger personne.
(<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/306521/et-la-malculture>)

À l'intérieur de ce texte, l'on remarquera aussi le jeu de mots *poutine culturelle* lequel, sans aboutir à une création néologique, témoigne d'un phénomène de créativité verbale dont la connotation culturelle est évidente: plat typique du Québec, de par sa composition caractérisée par l'assemblage de plusieurs ingrédients, la poutine suggère aussi l'idée de mélange et c'est ce sens figuré, connoté négativement, qui est évoqué dans l'expression *poutine culturelle*.

La composante culturelle est centrale dans d'autres créations néologiques: considérons, par exemple *québécois de souk*, formé sur la formule *québécois de souche*, pour désigner quelqu'un qui "est à la fois de l'Islam et du Québec"³⁵. On assiste, dans ce cas, à un défigement suivi par une rémotivation de l'expression "qui s'appuie sur un terme pris au sens propre, à partir duquel l'expression est revisitée"³⁶ et reconstruite sur le modèle syntaxique de départ, tout en respectant la proximité phonétique.

Le même procédé est à l'œuvre dans le jeu de mots élaboré à partir de la formule *No Sarkozy Day*, à son tour construite à partir de la version anglo-italienne *No Berlusconi Day*. Or, la manifestation ayant pour titre *No Sarkozy Day* devient le prétexte pour proposer aux Français un *No English Day*³⁷ (28 mars 2010). Apparemment opaque, ce jeu de mot devient transparent au moment où l'on connaît l'arrière-plan linguistico-culturel français et québécois et, notamment, le débat concernant l'acceptation et/ou la condamnation des anglicismes en France et au Québec. Le jeu de mot en question s'appuie, encore une fois, sur un pré-discours³⁸ et témoigne de l'hétérogénéité et de la circulation interdiscursive qui se fait sans être évoquée de façon explicite.

Mais c'est dans d'autres catégories que les jeux de mots foisonnent le plus. Considérons, par exemple, les aptonymes, néologisme créé par NUESSEL pour indiquer la rencontre d'un nom de personne et d'un métier à partir du grec et repris par André BOUGAÏEFF qui en recense une longue liste³⁹. Dans le cas de ces "noms prédestinés"⁴⁰, les jeux phonétiques sont au premier plan. Le billet suivant en réunit plusieurs:

35 "Québécois de souk", 28 juillet 2010.

36 Alain RABATEL, "Jeux de mots, créativité verbale et/ou lexicale: des lexies et des formules", dans Christine JACQUET-PFAU, Jean-François SABLAYROLLES (dir.), *La fabrique des mots français*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, p. 243.

37 "À quand un 'No english day' en France?", 28 mars 2010.

38 Marie-Anne PAVEAU, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, cit.

39 Frank NUESSEL, *The study of Names. A guide to the principles and topics*, Westport (CT), Greenwood, 1992; https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/gscw030?owa_no_site=2182 (dernière consultation: mai 2017).

40 "Après les aptonymes, les apto... chansons?", 24 juillet 2010.

Vive les aptonymes! (17 novembre 2008)

Vous connaissez les aptonymes? C'est une manière savante, popularisée par André Bougaïeff de l'UQTR, de parler des noms prédestinés. Jean Bienvenue, par exemple, a été ministre de l'Immigration du Québec. Pierre Plouffe? Champion de ski nautique. Line Beauchamp est ministre de l'Environnement dont les paysages sont une des préoccupations. Dans le mouvement environnemental, on savait que Daniel Green était l'éternel président de la Société pour vaincre la pollution. Et voilà qu'on me signale qu'une Yourianne Plante milite pour la protection des... plantes, adore les tomates bio, envoi des communiqués au nom de groupes environnementaux et est Coordonnatrice aux communications de Citoyens pour la nature. C'est fabuleux. Communiquez-moi vos trouvailles, svp (<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/306463/vive-les-aptonymes>)

L'on retrouve aussi Mme Dupont du ministère des Transports du Québec et M. Dufumier "spécialiste de la politique agricole"⁴¹, M. Tudor anesthésiste. Normalement défini comme "un signifiant dépourvu de signifié"⁴², le nom propre semble acquérir un sens, grâce aux rapprochements homonymiques qui se produisent avec les aptonymes.

Parfois, ce sont les "mots à la mode" qui font l'objet d'attention. Dans cette catégorie, c'est sur la polysémie que joue l'auteur des billets. C'est le cas de l'adjectif *intelligent* qui revient dans l'expression téléphone *intelligent* calquée, elle aussi, sur l'anglais *smart*. ROBITAILLE revient sur cette expression et la remet en cause en jouant sur la polysémie de l'adjectif épithète et sur l'enchevêtrement de plusieurs plans énonciatifs:

Une insulte à l'intelligence (18 mars 2011)

"Téléphone *intelligent*": aucune épithète à la mode m'apparaît aussi stupide. **Intelligent?** Au sens de "doué de la fonction mentale d'organisation du réel en pensées (chez l'homme), en actes (chez l'homme et l'animal)", pour reprendre la définition du Trésor de langue française informatisé. Voyons donc! Il n'y pas d'*intelligence* dans mon téléphone [...]

Il me semble que cet usage presque-posthumaniste du fameux qualificatif (calqué sur l'anglais *smart*) rabaisse l'*intelligence* humaine, la vraie. Qui, comme le démontrait récemment Brian Christian dans *The Atlantic*, demeurera indépassable. Bref, il s'agit d'une insulte à l'*intelligence* que malheureusement le Grand dictionnaire terminologique cautionne, acceptant de le définir ainsi: "Qui possède les ressources électroniques ou informatiques nécessaires pour traiter, de manière autonome, des données recueillies ou reçues, et pour pouvoir utiliser l'information afin de commander des actions". Bon d'accord, me direz-vous, elle est assez *intelligente* cette définition. Concédez tout de même qu'un téléphone ou quelque machine n'aurait pu la rédiger...

(<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/318736/une-insulte-a-l-intelligence>)

41 "Mme Dupont, du ministère des Transports", 13 février 2009.

42 Sarah LEROY, *Le nom propre en français*, Paris, Ophrys, 2004, p. 19.

Ce billet est, en outre, à l'origine d'un débat où les lecteurs s'interrogent sur le sens d'*intelligent* et proposent, à leur tour, des définitions alternatives selon le procédé du lexicographisme suggéré par PAVEAU⁴³.

Le jeu de mots autour de *dépression* exploite, encore une fois, la polysémie du substantif qui relève de multiples domaines d'application, tels que l'environnement, la psychologie et la météo:

“Dépression” (7 juillet 2009)

Les dix derniers jours le prouvent: les *dépressions* engendrent la *dépression*. Le système installé au-dessus de nos têtes depuis 10 jours est une *dépression* au sens météorologique: “*Région de l'atmosphère où la baisse de la pression provoque des vents rotatifs tournant en sens inverse des aiguilles d'une montre, ce qui entraîne le déplacement d'un système nuageux porteur de pluie, neige, etc.*”. Le système qui est en train de s'installer dans nos têtes? Une *dépression* aussi, mais au sens de: “*Perturbation du dynamisme de la vie psychique, qui se caractérise par une diminution plus ou moins grave de l'énergie mentale, une certaine pente de l'affectivité qui est marquée par le découragement, la tristesse, l'angoisse.*” Baudelaire a déjà tout dit, dans *Spleen*: [...]

(<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/306679/depression>)

Les métaphores sont, elles aussi, une stratégie susceptible d'engendrer des jeux de mots: citons, à ce propos, la métaphore économique de la tempête⁴⁴ et les métaphores liées au monde militaire. De plus, dans ce dernier cas, les métaphores militaires recensées par ROBITAILLE sont, à leur tour, source de jeux de mots dans la mesure où elles sont présentées par le biais du même procédé:

Plaines: bombardement de métaphores militaires (17 février 2009)

“*Juneau capitule!*”, la reconstitution “*a fait long feu*”, les patriotes ont tiré de *multiples salves*, les plaines sur un “*baril de poudre*”, etc.: la couverture du débat entourant la commémoration du 250^e anniversaire de la bataille des plaines a donné lieu à une orgie de métaphores militaires depuis un mois. Il faut dire qu'elles sont *légion* dans notre langue héritée de siècles où l'honneur, la chose militaire, les épées, la défense musclée de la patrie, étaient valorisées. (J'ai écrit “*légion*”? Pardonnez-moi!) Nous évoluons dans une ère post-militaire, droit-de-l'homme, qui valorise, partout, le “*dialogue*”. Le plaisir évident du monde journalistique à ressortir les vieilles images violentes démontre peut-être qu'au fond, l'être humain n'a pas changé. En tout cas, je doute que la conférence de presse d'aujourd'hui du président Juneau, qui va sans doute “*battre en retraite*” (ah non, encore), mette fin au bombardement.

(<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/306516/plaines-bombardement-de-metaphores-militaires>)

43 Marie-Anne PAVEAU, *Les prédiscours*, cit.

44 “*Tempête: le succès d'une métaphore*”, 16 avril 2009.

Parmi les jeux de mots proposés par ROBITAILLE, signalons aussi les titres de quelques-unes des catégories du blogue, créés à partir des noms de famille de personnages connus du monde politique (Bolduc, Bonnardel, Simard, Lessard) ou sportif (Perron) et dont les tics de langage sont devenus représentatifs des locuteurs à tel point que, par le biais du procédé de dérivation morphologique, il a été possible de créer des catégories ad hoc: Bonnardelleries, Bolducrises, Tomasseries, Simarderies, Lessarderies, Perronismes. Le procédé de dérivation morphologique à partir des noms propres n'est pas commun: en général, "Le nom propre a une possibilité minimale de productivité morphologique (morphologie dérivationnelle). [...] Les noms propres semblent avoir, moins que les noms communs, la possibilité de s'adjoindre préfixes, suffixes ou mots pour engendrer dérivés et composés"⁴⁵. MOLINO considère, à raison, que quand la dérivation morphologique se produit, il s'agit de cas particuliers, voire exceptionnels, à savoir les noms de personnages importants (écrivains, hommes politiques, artistes, etc.)⁴⁶. Il n'empêche, comme le remarque LEROY en citant les dérivés à partir de Bush, Berlusconi, Reagan, Raffarin, cette tendance se fait de plus en plus fréquente. Il arrive que le procédé de dérivation ne soit pas bien défini: c'est ainsi que, à partir du nom de la ministre Linda GOUPIL, les journalistes ont créé *goupilade* et *goupilisme*⁴⁷.

Or, si la plupart des catégories mentionnées ci-dessus ont été proposées par ROBITAILLE lui-même, l'étiquette de "perronisme", en revanche, paraît être connue par le public tant et si bien qu'elle commence à rentrer dans quelques dictionnaires, ce qui correspond au procédé relevé par LEROY lorsqu'elle remarque que, par le biais du procédé de dérivation, les noms propres changent quelques-uns de leurs traits distinctifs: ils perdent la majuscule et, surtout, ils acquièrent un sens et peuvent, de ce fait, être intégrés dans quelques dictionnaires⁴⁸. Le *Wiktionnaire* définit les *perronismes* de la manière suivante:

Perronisme

(Linguistique) (Québec) Expression nouvelle, souvent cocasse, créée par erreur en substituant des homophones ou paronymes, ou en combinant des métaphores ou expressions existantes.

Dire "La pointe de l'asperge" au lieu de "La pointe de l'iceberg" est un perronisme. [...]

Étymologie:

Du nom du commentateur sportif québécois Jean Perron, ex-entraîneur des ex-Nordiques de Québec et des Canadiens, qui a acquis une grande

45 Jean MOLINO (dir.), "Le nom propre", *Langages*, n. 66, 1982, p. 10.

46 *Ibid.*, p. 9.

47 "Je me souviens des *goupilismes*", 17 décembre 2009.

48 Sarah LEROY, *Le nom propre en français*, cit., p. 41.

notoriété grâce à ses nombreux dérapages verbaux, dont certains s'apparentent à ceux de l'américain Lawrence Peter "Yogi" Berra.

Synonymes:

Malapropisme

Les *perronismes* ont aussi été récoltés dans un volume⁴⁹ et largement diffusés par ROBITAILLE qui a créé, par la suite, une série de catégories organisées autour du même principe, celui consistant à regrouper les fautes linguistiques involontaires mais systématiques de quelques personnalités politiques à même de susciter le rire du public et qui font l'objet de caricature de la part du journaliste.

En fait, les *perronismes* nous amènent à introduire la distinction entre jeux de mots volontaires et involontaires. Les jeux de mots, en effet, sont normalement considérés comme une activité volontaire des locuteurs qui manipulent la langue à des fins ludiques. En revanche, les *perronismes* ne sont pas produits de façon consciente et rendent compte, par conséquent, d'un renversement de rôles: le sujet semble ne plus maîtriser la langue, c'est la langue qui l'amène à s'exprimer de façon incorrecte et non conforme aux règles grammaticales et phraséologiques, ce qui aboutit tout de même à susciter la surprise et l'hilarité du public. Ce dernier, en effet, est en mesure de saisir l'écart involontaire produit par le locuteur. La compréhension du message n'est donc pas remise en question mais la relation entre les interlocuteurs peut être modifiée par ces anomalies involontaires qui peuvent l'amener à perdre la face⁵⁰.

Parfois, ce sont des associations de mots inattendues et dont le sens se rapproche de l'absurde, ce qui provoque le rire des lecteurs. Parmi les Bolducuries, signalons la suivante:

Bolduc se surpasse: il se vante de "rebâtir la démolition" (24 mars 2010)
In vraisemblable chapelet de bolducuries ce matin, qui se termine en une apothéose. Je vous laisse goûter cette grande prose: "*Je pense que tous ont pu constater le désespoir du député de Marie-Victorin, et puis la chef de l'opposition **le faisait mention également**, puis je tiens à lui rappeler, en 2003, ce que l'on faisait à ce moment-là, c'est qu'on **rebâtissait toute la démolition** qu'ils avaient faite du réseau de la santé.*" Vous avez bien lu "**rebâtissait toute la démolition.**" Vous l'avez lu ici, sur *Mots et maux*, en premier. (<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/306845/bolduc-se-surpasse-il-se-vante-de-rebatir-la-demolition>)⁵¹

ROBITAILLE ne joue pas seulement avec les mots des autres: parmi les catégories que nous venons de mentionner, on retrouve aussi celle des *Robitailleries* où il revient sur ses propres fautes ou tics de

49 Michel MORIN, Yvon LANDRY, *Les Perronismes*, Québec, Les Intouchables, 2011.

50 Erving GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.

51 "Bolduc se surpasse: il se vante de 'rebâtir la démolition'", 24 mars 2010.

langage. C'est le cas de l'anglicisme sémantique à la mode *se commettre* (de l'anglais *to commit*) – employé au lieu du français *s'engager* alors qu'en français *se commettre* signifie plutôt *se compromettre* (8 mars 2016) –, de pléonasmes (21 octobre 2010) ou de "perronismes" ("c'était une chaîne dans le maillon", 26 octobre 2010).

Si normalement les noms propres sont censés "effectuer une désignation unique"⁵², là où ils commencent à désigner des catégories, ils perdent cette propriété pour désigner des réalités plus amples. Autrement dit, ils ne renvoient plus à un seul individu mais à tous ceux dont les propriétés (linguistiques, dans ce cas spécifique) se rapprochent d'un modèle spécifique. Par le biais du procédé de dérivation morphologique, le nom propre acquiert une double fonction: il ne renvoie plus seulement à un référent précis, mais assume aussi une fonction sémantique et descriptive.

Par ailleurs, ROBITAILLE lui-même évoque cette propriété extensive selon laquelle les caractéristiques évoquées par un nom propre s'étendent et s'appliquent aussi à d'autres sujets:

Il y a longtemps que les perronismes se sont affranchis de Jean Perron. Il en va de même, désormais, pour les tomasseries.
(<http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique/306876/jacques-dupuis-intronise-dans-l-ordre-de-la-tomasserie>)

La composante culturelle nous paraît ici fondamentale: les jeux de mots que nous venons d'évoquer sont immédiats et transparents pour les Québécois mais décidément opaques pour un public éloigné de la culture québécoise.

Remarques conclusives et nouvelles pistes de recherche

Au cours de cette réflexion, notre but était d'explorer la relation entre ironie et jeux de mots d'une part et sentiment linguistique de l'autre, dans le contexte québécois. Pour ce faire, nous avons analysé des extraits appartenant, du moins en apparence, à des genres différents. En fait, l'écart n'est qu'apparent car, dans les deux cas, le but est de susciter le rire du public tout en le poussant à réfléchir sur les problématiques évoquées. Bien évidemment, dans la mesure où les acteurs situent leurs propos dans des cadres divers, les stratégies mises en place diffèrent aussi. Les sketches de Boucar DIOUF visent à susciter une réaction immédiate du public et, de ce fait, s'appuient davantage sur des calembours qui exploitent surtout la polysémie et l'homonymie. En revanche, construits sur des procédés ludolinguistiques plus com-

52 Sarah LEROY, *Le nom propre en français*, cit., p. 21.

plexes (créations néologiques, aptonymes, noms de famille) et sur des stratégies qui impliquent des passages plus amples dans le cas de l'ironie, les écrits de ROBITAILLE sont plus articulés et rendent compte d'un travail sur la langue plus attentif. Il n'en reste pas moins que les deux cas examinés présentent des points en commun. Premièrement, les arrière-plans sociolinguistique et socio-culturel sont incontournables pour la désambiguïsation des jeux de mots proposés et pour le décodage de l'ironie, qui sont donc loin de pouvoir être réduits à un travail purement linguistique. Deuxièmement, ces arrière-plans impliquent souvent chez Boucar DIOUF et chez ROBITAILLE un double degré de réflexion linguistique, plus proche donc du métalinguistique que de l'épilinguistique, dans la mesure où le travail sur la langue implique aussi la prise en compte des enjeux liés à la variété de français québécois.

Il sera par ailleurs intéressant de poursuivre la réflexion sur les jeux de mots selon deux perspectives. La première consiste à élargir le regard à d'autres corpus et donc à d'autres supports textuels: nous pensons, de façon plus spécifique, aux blogues ou aux forums où ce sont les simples usagers qui s'expriment au sujet de leur langue. La deuxième, en revanche, prévoit un élargissement géographique avec la prise en compte des jeux de mots produits dans d'autres régions de la francophonie.

Références bibliographiques

- Guy ACHARD-BAYLE, Marie-Anne PAVEAU, "La linguistique 'hors du temple'", *Pratiques*, n. 139/140, 2008, pp. 3-16.
- Jacques BRES, "L'ironie, un cocktail *dialogique*", dans Frank NEVEU, Valéria MUNI TOKE, Jacques DURAND, Lorenza MONDADA, Sophie PRÉVOST (dir.), *Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, Institut de linguistique française, 2010, pp. 695-709.
- Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE, Pierre MARTEL, *La qualité de la langue au Québec*, Montréal, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1995.
- Patrick CHARAUDEAU, Dominique MAINGUENEAU, *Dictionnaire d'analyse de discours*, Paris, Seuil, 2002.
- Christian DELPORTE, *Une histoire de la langue de bois. De Lénine à Sarkozy*, Paris, Flammarion, 2009.
- Ruggero DRUETTA, "Quand le français s'amuse avec ses... maux: calembours, holorimes, contrepeteries et tutti quanti", "Bouquet pour Hélène", *Publiforum*, n. 6, 2007.
- Jean-Louis DUFAYS, "Stéréotypie et langue de bois: comme un air de famille", *Hermès, la Revue*, n. 58, 2010/3, pp. 41-46.
- Catherine FUCHS, *Les ambiguïtés du français*, Paris, Ophrys, 1996.
- Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.

- Erving GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.
- Gilles GUILLERON, *La langue de bois: décryptage irrévérencieux du politiquement correct et des dessous de la langue*, Paris, Éditions Générales First, 2010.
- Pierre GUIRAUD, *Les jeux de mots*, Paris, PUF, 1979.
- Jean-Marie KLINKENBERG, “J comme le jeu de la langue, le jeu sur la langue”, dans Bernard CERQUIGLINI, Jean-Claude CORBEIL, Jean-Marie KLINKENBERG, Benoît PEETERS, “*Tu parles!*”? *Le français dans tous ses états*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 139-154.
- Marty LAFOREST, *États d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec*, Québec, Nuit Blanche, 1997.
- Michelle LECOLLE, “Jeux de mots et motivation: une approche du sentiment linguistique”, dans Esme WINTER-FROEMEL et Angelika ZIRKER, *Enjeux du jeu de mots. Perspectives linguistiques et littéraires*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2015, pp. 217-244.
- Sarah LEROY, *Le nom propre en français*, Paris, Ophrys, 2004.
- Pierre MARTEL, Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE, *Le français québécois. Usages, standard et aménagement*, Montréal, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1996.
- Jean MOLIN (dir.), *Le nom propre, Langages*, n. 66, 1982, pp. 5-20.
- Michel MORIN, Yvon LANDRY, *Les Perronismes*, Québec, Les Intouchables, 2011.
- Frank NUESSEL, *The study of Names. A guide to the principles and topics*, Westport, (CT), Greenwood, 1992.
- Marie-Anne PAVEAU, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006.
- Marie-Anne PAVEAU, “Les non-linguistes font-ils de la linguistique? Une approche anti-éliminativiste des théories folk”, *Pratiques*, n. 139-140, 2008, pp. 93-109.
- Sophie PIRON, Nadine VINCENT, “Verbes et grammaire nouvelle”, *Correspondance*, vol. 17, n. 3, 2012, <http://correspo.ccdmd.qc.ca/index.php/document/le-cadre-de-mesures-fait-des-petits/verbes-et-grammaire-nouvelle/> (dernière consultation: juillet 2017).
- Alain RABATEL, “Jeux de mots, créativité verbale et/ou lexicale: des lexies et des formules”, dans Christine JACQUET-PFAU, Jean-François SABLAYROLLES (dir.), *La fabrique des mots français*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, pp. 233-249.
- Tzvetan TODOROV, *Les genres du discours*, Paris, Seuil, 1978.

Sitographie

Corpus analysé:

Boucar DIOUF, <https://www.youtube.com/watch?v=VOKX-DGqBqk> (dernière consultation: mai 2017).

Boucar DIOUF, <https://www.youtube.com/watch?v=FcAnj4S4Gck> (dernière consultation: mai 2017).

Antoine ROBITAILLE, *Mots et maux de la politique*, <http://www.ledevoir.com/opinion/blogues/mots-et-maux-de-la-politique> (dernière consultation: juin 2017).

Autres références:

Banque de dépannage linguistique, http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=4036 (dernière consultation: juin 2017).

<http://www.boucar-diouf.com> (dernière consultation: mai 2017)

https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/gscw030?owa_no_site=2182 (dernière consultation: mai 2017).

Trésor de la langue française informatisé, <http://atilf.atilf.fr> (dernière consultation: mai 2017).

<http://www.quebecauthentique.com/tricotees-serrees/> (dernière consultation: mai 2017).

Usito, <https://www.usito.com> (dernière consultation: juin 2017).

Wiktionnaire, https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page_d'accueil (dernière consultation: juin 2017).

Abstract

*This article aims to explore the relationship between irony and puns produced in Quebec and the respective socio-cultural context. Starting from the assumption that the strategies put in place to create puns and to produce ironic effects are the same in the different varieties of French, it seemed relevant to focus on the relationship between puns and irony, on the one hand, and linguistic awareness, on the other. To this end, the study will explore - through a methodology that combines lexicology and discourse analysis - a corpus made up of sketches by the humorist Boucar Diouf and blog posts from *Mots et maux de la politique* by the journalist Antoine Robitaille.*

Given the surconscience linguistique that characterises Québécois humorists, the investigation will try to prove that their texts (be they oral or written) go beyond the epilinguistic dimension and are instead closer to the metalinguistic one.

Mots-clés

Jeux de mots, ironie, métalinguistique, analyse de discours, français québécois

